



Il se mit à me corriger. (Page 142.)

De Guiche et Buckingham les suivaient, assez surpris et ne sachant ce qu'on leur voulait.

Racul venait avec deux ou trois gentilshommes. Son regard erra, en entrant, sur toutes les parties de la chambre. Il aperçut le comte et alla se placer près de lui.

D'Artagnan recevait ses visiteurs avec toute la courtoisie dont il était capable.

Il avait conservé sa physionomie calme et polie.

Tous ceux qui se trouvaient là étaient des hommes de distinction occupant un poste à la cour.

-- La suite au prochain numéro. --

BRAS D'ACIER

PAR

ALFRED DE BRÉHAT

(Suite.)

Le petit Breton jouait avec sentiment de son rustique instrument, et ses mélodies simples et naïves devenaient charmantes à cette distance. Il faut ajouter aussi que ses auditeurs étaient dans un état d'esprit qui les prédisposait singulièrement à l'émotion. Au bout de quelques minutes, des larmes roulèrent dans les yeux des deux jeunes femmes. Les yeux fixés à terre, Rosina pleurait avec amertume. L'émotion de Berthe était plus douce. Elle se sentait aimée, et c'étaient surtout les cordes de reconnaissance et d'amour que les sauvages mélodies de Kermainguy faisaient résonner dans son cœur. Quant à Pablo, que son état de faiblesse rendait plus impressionnable encore que d'habitude, il se couvrait le front de ses deux mains, à travers lesquelles il

lui semblait toujours apercevoir les traits de celle qu'il aimait.

Au moment où Loïc finissait son morceau par une de ces notes bizarres et prolongées qu'affectionnent les joueurs de biniou, Pablo leva brusquement la tête en se retournant un peu. Son regard rencontra celui de Berthe, fixé sur lui avec une telle expression de tendresse, que Pablo tressaillit de tout son corps. Berthe rougit et détourna la tête, mais, un instant après, ses yeux se reportèrent malgré elle sur M. de Verrières. Les deux amants échangèrent un long regard; sans Rosina, qui les séparait, leurs mains se fussent rencontrées comme leurs yeux. Enfin, Berthe abaissa ses paupières comme pour protéger sa raison contre l'enivrement qui commençait à s'emparer de tout son être. Puis, afin d'échapper aux pensées qui précipitaient les battements de son cœur et empourpraient ses joues, elle se mit à parler avec une vivacité fébrile à Loïc qui était venu s'asseoir à côté d'elle, après avoir déposé son biniou. Le petit Breton la regarda d'un air si étonné qu'elle reprit son sang-froid et continua la conversation d'un ton plus calme :

— Vous m'avez promis de me raconter votre histoire, lui dit-elle. Vous devriez bien tenir votre promesse aujourd'hui.

Il rougit et fit un signe négatif.

— Pourquoi cela ?

— Je n'ai pas d'histoire.

— Dites-moi du moins les motifs qui vous ont conduit en Californie.

— Cela ne vous intéresserait pas beaucoup, fit Loïc, de plus en plus embarrassé. Vous vous moqueriez de moi, comme ils l'ont tous fait à bord du navire.

— Vous êtes injuste, Loïc, dit madame Vandailles avec vivacité. Je ne me moque jamais de personne, vous le savez bien, et ne commencerai pas par celui à qui je dois la vie.

— Vous n'avez pas peur de moi non plus, je leespère, dit Pablo de sa voix douce et grave.

— Oh! non, répondit Loïc, qui avait la plus grande vénération pour le créole, et qui savait aussi que ce dernier lui portait beaucoup d'affection. Vous êtes si bon pour moi, don Pablo, que je ne sais vraiment comment vous témoigner ma reconnaissance.

— Tu ne me dois aucune reconnaissance, mon ami, reprit Pablo en regardant Berthe : c'est moi, c'est nous tous qui t'en devons, au contraire, pour avoir sauvé madame Vandailles. Aussi, sois tranquille, puisque c'est la fortune que tu es venu chercher en Californie, je me charge de te la faire trouver.

— C'est qu'il me faut bien de l'argent, murmura le petit Breton.

— Combien ?

— Soixante-dix mille francs.

— Si je t'en faisais gagner soixante mille ?

— Ce ne serait pas assez, don Pablo, dit Loïc, dont l'accent révélait une détermination bien arrêtée.

— Et si je t'en faisais trouver quatre-vingt mille ?

— Je n'ai besoin que de soixante-dix mille.

— N'importe, tu es très-ambitieux !

— Oh! ce n'est pas pour moi !

— Et pour qui ?

Il baissa la tête et ne répondit pas.

— Quelque jeune fille qu'il aime là-bas, dit Rosina en souriant malicieusement.

— Comment pouvez-vous supposer cela ? dit Loïc d'un air désolé.

— Alors racontez-nous votre histoire, reprit Rosina, qui sentait tout son pouvoir sur le petit Breton, et qui en abusait quelquefois. Voyons, Loïc, continua-t-elle, en fixant ses grands yeux noirs sur ceux de Kermainguy, vous qui êtes toujours si gentil, si complaisant, me refuserez-vous ce que je vous demande ?

Loïc balbutia une réponse, mais le pauvre garçon ne put achever, tant il était troublé par le regard de Rosina.

— Comme vous voudrez, dit Kermainguy, qui était devenu rouge comme une cerise.